

Les Mélancolies

Poèmes de Maurice Broussy

Dans *Tristesse d'Euterpe*, Maurice Broussy rend un hommage au célèbre compositeur Wolfgang Amadeus Mozart: « Un génie a quitté l'âpre vallon de larmes / Et la Muse sanglote en perdant tous ses charmes. / Le grand Mozart n'est plus. Il est mort comme un chien... ». Dans son chant, le poète devient mélancolique: « Le temps s'est arrêté... / Et le jour morne et gris s'est résorbé dans l'ambre ». Mais dans *Larmes de joie*, c'est l'amour, qui est au cœur du poème: « Soupirs d'amour ou de rancœurs / Chastes baisers, folle caresse; / Ainsi la vie emplit nos cœurs... » Voici de très belles poésies romantiques « aux aurores d'or » où « bonheurs et plaisirs... sont les reflets des nuits au sein des ondes ». À lire sans plus attendre. *Éric Guillot*

IL N'EST PLUS DE GENÊTS

Durenque vibre encore et semble s'accrocher
Hameau ségalien où naquit un poète
Durenque dès l'aurore éclaboussant la crête
S'active dans le jour allumant son clocher.

La lune dans l'azur paraît se rapprocher;
Elle plane languide et m'apparaît plus nette
Un reflet coloré fait briller une arête;
Est-ce un flanc de massif ou bien quelque rocher ?

Il n'est plus de genêts ni de landes désertes;
Tout est riche et fécond dans les plaines offertes
Et la tendre Cérès expose sa toison.

Durenque dans la nuit enveloppant les terres
Semble se recueillir sous les étoiles claires
Qui s'estompent là-bas vers le calme horizon.

(Durenque, juillet 1972)

LE CYCLE ÉTERNEL

Les lueurs de Phébé dans l'ombre sépulcrale
Ont argenté les pics, abrupts, silencieux
Et les océans pers près des rocs gracieux
Ont capté ses rayons en l'aube pastorale.

Les archipels sereins sous l'écharpe aurorale
Font parfois ricocher des rais audacieux
Quand les vibrantes mers aux flux pernicieux
Rongent au fil des ans la grève minérale.

Dans son cycle éternel le temps ne change pas
Et ses spires sans teint en leurs troublants appâts
S'enroulent au cosmos dans sa beauté première.

Or dérivant toujours la terre et ses flots bleus
S'égarer sous les flux des confins nébuleux
Parmi les firmaments enrobés de lumière...

LARMES DE JOIE

Larmes de joie et de détresse
Soupirs d'amour ou de rancœurs
Chastes baisers, folle caresse;
Ainsi la vie emplit nos cœurs...

Bonheurs, plaisirs, peines profondes
Rires et pleurs dans nos séjours;
Reflets des nuits au sein des ondes;
Haines, désirs au fil des jours...

Éclats carmins des crépuscules
Aurores d'or nimbant les monts;
Isthmes larguant leurs tentacules
Marais blafards et froids limons...

Volcans béants, golfes sublimes
Torrents bleutés roulant leurs eaux
Glaciers croulant vers des abîmes
Étangs sertis par les roseaux...

Archipels bleus, ruisseaux dociles
Fjords, lacs, forêts sous l'univers
Presqu'îles d'or, franges graciles
De ces atolls noirs et pervers...

Printemps ocrés dans leur parure
Brûlants étés sous les cieus bleus
Automne roux en leur dorure
Hivers nacrés, monts nébuleux...

Horizons pers, bosquets, rivages
Torrents ambrés dans les vallons
Névés brillants et monts sauvages
Sous les assauts des aquilons...

Larmes de joie ou bien d'ivresse
Rires et jeux, baisers touchants
Frissons d'amour, douce caresse
Guerres troublants nos bois et champs...

Filles de joie, hommes de peine
Unis toujours par le malheur
Bonheurs furtifs qu'on voit à peine
Éternité dans la douleur...

(Le Vaudreuil, mars 1967)



« L'enterrement de Mozart ». Anonyme. Sans date. Aquarelle sur papier, Vienne.

TRISTESSE D'EUTERPE

La nature en entier a gémi dans l'éther;
Le temps s'est arrêté dès la fin de novembre
Et le jour morne et gris s'est résorbé dans l'ambre;
Un banni génial s'évadait d'un enfer.

Euterpe souffre encore en son âme l'hiver;
Cette Muse a pleuré dans ce jour de décembre;
De ces enfants chéris elle a perdu un membre
Et même en cet instant son tourment est amer.

Un génie a quitté l'âpre vallon de larmes
Et la Muse sanglote en perdant tous ses charmes.
Le grand Mozart n'est plus. Il est mort comme un chien...

Mais dès la fin d'octobre, au lever de l'aurore
On entend des soupirs: Euterpe nous revient
Et ses chants dès le jour s'épanchent sur la flore...

(Louviers, octobre 1972)



Claude-Joseph Vernet (1714-1789) « Tempête ».

TYPHON

Le Cambodge oppressé sous la chaleur intense
Répercutait au loin des bruits sourds persistants
Et l'éther libéré de l'étrange silence
Drapait l'horizon pourpre enflammé par instants.
Puis soudain, surgissant sous des masses ambrées
La tornade accourait en des flux de clarté
Striant le ciel plombé de ses ondes cuivrées
Et tout se disloqua sous Eole irrité...

L'ouragan rugissant déployait ses arcades
Dans un déchaînement environné d'éclairs.
Bousculant les vapeurs déversant leurs cascades
Il brisait furieux se ruant en les airs

Les gracieux bambous près des humbles paillettes
Sous les flots écumeux déferlant des sols gras
Les solides arcs dans leurs ramures hautes
Flagellés rudement par des milliers de bras
Se ployaient en hurlant sous les assauts liquides
Et les flots limoneux roulant vers le Mékong
Emportaient avec fougue ainsi que des bolides
Des troncs d'arbres épars vers les marais Viêt-cong.
Les palmiers s'arc-boutaient en des phosphorescences
Sous les spasmes mortels du typhon destructeur;
La jungle haletait au sein de ces démenes
Se tordait, s'ébrouait, s'offrait à sa rancœur...

La tornade croulait vers le delta grisâtre
Se nimbant de reflets sous des feux fulgurants
Divinité brutale, immuable, opiniâtre
L'eau roulait, déferlait dans de fougueux courants
Lavant le pays khmer de ses multiples miasmes
Submergeant la vermine et noyant les greniers
Ainsi qu'un cataclysme entraînant les fantasmes
Avant de s'écrouler au-delà des charniers.
Les cieus se fragmentaient. Les grondements funestes
Roulaient en s'éloignant des confins hachurés;
Les vents agonisaient vers les voûtes célestes
Emportant dans leur sein des lambeaux torturés.
Le typhon dérivait par bonds spectaculaires
Se disloquant parmi les fracas d'Astarté
Et les flux décroissants des vents tentaculaires
Entraînaient avec eux des ondes de clarté.
L'ouragan s'estompait vers les mers infinies
Tordant violemment par d'ultimes sursauts
Les horizons hantés par les mauvais génies.
D'amples vapeurs fondant en d'instables faisceaux
S'unissaient au velours d'impalpables voilures;
Puis tout se résorba sous les vents apaisés
Se propageant au loin parmi les ciselures
Des montagnes d'Annam dans leurs pics irisés...

(Mai 1953)